

La houille rose

Autor(en): **J.P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA HOUILLE ROSE.



SCAR venait d'être brillant. Il avait su trouver des mots drôles, profonds même ; il avait placé à merveille quelques jolies anecdotes inconnues de nous tous, il s'était montré causeur spirituel sans fatigue, appuyant sa pensée de gestes sobres, armant ses phrases de formules élégantes, et les deux jolies femmes présentes, amusées et conquises, n'eurent, pendant quelques instants, des attentions et des regards que pour lui. Leurs yeux brillaient mieux encore que d'habitude, elles buvaient avec délice cet encens d'admiration masculine que nous leur faisons respirer, et, très à l'aise dans cette atmosphère qui faisait valoir leur beauté et leurs charmes, elles régnaient une fois encore sur ces éternels sujets que nous sommes.

Nous étions là six ou huit hommes désireux de plaire, faisant notre cour instinctivement, cherchant par-ci, par-là, la récompense d'un sourire ou l'éclair d'un œil noir, paonnant mieux que de coutume, l'esprit battu en neige mousseuse, amis devenus rivaux par la présence de l'éternelle proie.

Avez-vous remarqué à quel point une jolie femme transforme une réunion, en fait monter le diapason spirituel, éveille en tous le besoin de plaire et de surpasser son voisin. Les Français le savent mieux que nous, c'est pourquoi il est rare de les voir converser, s'amuser, inaugurer et banqueter entre hommes seulement.

La présence d'une jolie femme (ou de plusieurs, c'est encore mieux !) est un stimulant admirable et certain. Les hommes les plus graves en subissent l'irrésistible effet et si parfois l'un ou l'autre paraît boudier, soyez sûrs que ses moyens l'obligent à ne pas faire autre chose.

Nous en voulions tous un peu à Oscar, l'autre jour, de nous avoir épatés et d'avoir décroché la timbale. Nous nous promettions de le blâmer entre nous sur ses effets oratoires. Mais pour lui, nous n'existions plus ; nous étions le mur où il faisait rebondir ses balles. Les copains avaient disparu ; il nous grimpaît froidement sur les épaules.

Puissance totale et exquise des jolies femmes qui rendent le monde habitable, on ne vous surestimera jamais ! De la cour d'assise où l'on vous acquitte jusqu'au banc d'église où l'on est content de vous voir, du salon où les esprits se tendent pour vous plaire jusqu'au tramway où l'on s'assied en face de vous avec satisfaction, partout vous exercez sur nous votre pouvoir éphémère et royal.

La femme, la jolie femme, on la trouve à la base de tout : des crimes, des folies, des vertus, du progrès et des grandes inventions. Et même, si vous désirez connaître l'origine du monde, interrogez un pasteur ; il vous répondra encore : « Cherchez la femme ! » J. P.

Au restaurant. — Eh bien ! Du Bois vous arrange bien dans son dernier article, que de cailloux dans votre jardin ! disait-on à Pierochat.

— Oui, c'est ce qu'il appelle écrire en « style lapidaire ».



LE BRAS SÉCULIER

A mesure qu'on approcha de la plaine, l'air est plus lourd, la chaleur plus pesante : si bien qu'en arrivant à la gare, M. Cauche se trouva tout en nage. Il s'essuya la figure avec son mouchoir, prit un billet de troisième classe, mangea un morceau de pain que sa femme avait mis la veille dans la poche de sa redingote, et but un coup d'eau à la fontaine. Du reste, le train ne tarda pas à s'annoncer : il était rempli de gymnastes qui menèrent grand bruit pendant tout le trajet : leur descente, à Lutry, provoqua un retard de quelques minutes, en sorte que M. Cau-

che n'arriva à Lausanne qu'une demi-heure avant le moment de sa comparaison. Que la ville avait changé, depuis sa jeunesse ! D'énormes bâtisses se dressaient partout, encombrant l'espace de leur masse et de leur poids. A peine reconnut-il l'église de Saint-François : avec son modeste clocher, dont on avait gratté la patine séculaire, elle semblait prosternée devant les bâtiments de la Banque et de la Poste, temples des divinités à la mode, la Vitesse et l'Argent. Pour tant de l'autre côté, la place, avec ses devanturés et ses enseignes, conservait à peu près son air d'autrefois, quand M. Cauche y faisait des bords avec Brisset, la face rougeade, sous son feutre aux larges ailes, pour voir passer Madeleine, ou quand il avait la malchance d'y rencontrer le prince Oleszcame, avec sa canne à pommeau d'onyx. Mais le Grand-Pont, la vue avait changé : de nouveaux toits, de hautes cheminées jaillissaient des collines, et des tramways passaient sans cesse en ronflant. M. Cauche suivit les rails jusqu'à la Riponne, où les futurs bâtiments de l'Université disparaissaient sous les échafaudages ; puis il gravit les escaliers du Marché, et se trouva devant la Cathédrale. On l'avait nettoyée, comme le reste : elle était d'un gris uniforme, d'un gris de molasse, d'un gris tout neuf, et si quelques figures n'avaient pas manqué à son portail, elle aurait paru frais construite, comme la Banque ou la Poste ; par-ci par-là, des échafaudages dressés contre ses murs ressemblaient à des béquilles construites pour un géant par un peuple de petits bonshommes ingénieurs, actifs et encombrants. En revanche, le quartier de la Cité restait assez pareil à lui-même, avec ses vieilles maisons à volets verts ou gris et ses courtes ruelles. Il y avait toujours, en face du portail de l'Académie, l'ancienne marchande de gâteaux ; plus haut, le café où les membres du Grand-Conseil buvaient peut-être encore des chopines en mangeant des fondues, et enfin, le Château, — remis à neuf, lui aussi, gratté, peinturluré, vernis, maquillé...

M. Cauche entra. Un huissier lui dit d'attendre. Il attendit.

Il attendit longtemps, assis sur la banquette d'une antichambre, les mains sur ses genoux : en sorte qu'avec sa face couleur de cendre, creusée de plis et de rides, sa barbe irrégulière parsemée de poils blancs, ses doigts déformés, la maigreur que dessinaient ses vêtements usés, et la patience fatiguée de son attitude, il ressemblait à ces vieillards que le peintre Hodler, dans un de ses toiles immortelles, a baptisés les « La de vivre ».

C'était une de ces manies, — ou peut-être une des habiletés de Jean-Louis Testard, de faire attendre les fonctionnaires qu'il convoquait dans le dessein de leur laver la tête. Ce connaisseur d'hommes savait que rien n'énervait comme l'attente, que ceux qui se sont longuement morfondus en guettant une porte sont plus malléables et plus souples, et que l'esprit de résistance fond en eux comme glace au soleil ; c'est pourquoi il les laissait mijoter dans son antichambre, où leur imagination grossissait leur affaire et les affolait. Ainsi en arriva-t-il à M. Cauche : si sûr que fût sa conscience, il finit par se demander s'il n'était pas coupable de tous les méfaits qu'on lui imputait : s'il n'avait pas commis une lourde faute en arrachant sa vigne pour planter des pommes de terre, un péché grave en découvrant, avec l'aide du docteur Nèche, des microbes dans la coupe de la communion, et une impardonnable faiblesse en permettant à sa fille Eveline d'apprendre la musique, — cause première de la sympathie passionnée qu'elle avait inspirée à Myriam Bottomby. Il se demandait : « Qu'est-ce que je vais répondre à M. Testard ? » Et il ne se trouvait plus aucune excuse. Son cœur sonnait le tocsin dans sa poitrine chaque fois qu'il surprenait, derrière les portes fermées, un bruit de pas ou de voix. Ses genoux faillirent se dérober sous lui lorsqu'enfin l'huissier l'appela...

IV

Jean-Louis Testard achevait de signer son courrier. Il marmonna, sans lever les yeux :

— Bonjour, monsieur le pasteur !

Et il se remit à paraphraser des lettres et des pièces.

M. Cauche restait planté sur le tapis, son haut de forme hérissé à la main, les doigts emprisonnés dans des gants de fil qui le gênaient, plus intimidé qu'un berger devant un roi. Il s'aperçut que le bas de son pantalon restait relevé sur ses gros souliers blancs de poussière, et se désespéra de n'avoir pas corrigé en temps utile cette faute de tenue. Il éternua, et crut qu'il faisait à lui seul plus de bruit que tous les tambours d'un régiment. Enfin, Jean-Louis Testard ayant apposé une dernière signature, rassembla les feuilles éparpillées devant lui, sonna son huissier qui les emporta orgueilleusement, et, se tournant brusquement vers M. Cauche, lui demanda d'une voix impérieuse et sèche :

— Ah ! ça, voyons, monsieur le pasteur, qu'est-ce que vous faites donc par là-haut ?

M. Cauche serra les épaules et balbutia :

— Je tâche de faire de mon mieux, monsieur le conseiller d'Etat.

(A suivre).

Ed. Rod.

Le remède de la femme de chambre. — Ah ! mon Dieu ! dit madame à sa femme de chambre, j'ai un grain de poussière dans l'œil.

La femme de chambre, très embarrassée :

— Je cours chercher le plumage !

Jusqu'où peut aller le péché d'envie. — Pourquoi as-tu pleuré, mon garçon ?

— Mes frères ont des vacances et moi je n'en ai pas !

— Pourquoi n'as-tu pas de vacances ?

— Je ne vais pas encore à l'école...

Au Bourg-Ciné-Sonore: Symphonie Nuptiale, splendide production sonore et chantante.

En 1910, à Vienne, le prince von Rauffenbourg déguisait sous des dehors majestueux, une fortune éroulante. Son fils Nicki s'était ruiné et seul un riche mariage pouvait rétablir la situation. La riche héritière fut trouvée, mais au cours d'un dramatique incident, à la procession de la Fête-Dieu, Nicki fit la connaissance de Mitzi, jeune fille du peuple...

« Symphonie Nuptiale » est une production de Erich Stroheim, dont on connaît la parfaite maîtrise de metteur en scène et les grandes qualités d'interprète. A ses côtés, Fay Wray est une jeune fille du peuple sensible et timide à souhait.

Cette production, soutenue par une musique voluptueuse et charmante, nous transporte à Vienne, au temps de l'empire d'Autriche-Hongrie, de sa vie brillante et fastueuse.

Robert DODILLE
Le Vrai Chemisier-Spécialiste

Lausanne

Présente actuellement ses
Chemises d'été et de sports
Fr. 12.75, 15.—, etc.
— ENVOIS A CHOIX —

Haldimand, 11

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.



1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne